



Pourquoi le monde arabe n'est pas libre Politique de l'écriture et terrorisme religieux

Moustapha Safouan

Essai – Denoël, 2008

Il est des livres qui ne s'embarrassent pas des susceptibilités communautaires. Moustapha Safouan, en psychanalyste et politologue à la fois, dresse ici, sans complaisances, un bréviaire des blocages des sociétés arabo-musulmanes qui peinent à s'émanciper de la gangue autoritaire de leurs monarques et autres dictateurs. Pourquoi, diable ! charrient-elles encore des modes de gouvernance despotique, des formes archaïques d'éducation et de transmission? Pourquoi s'engoncent-elles dans des valeurs anachroniques ?

L'auteur pose moult questions auxquelles il tente de donner des réponses qui sont autant sociologiques, psychanalytiques qu'historiques.

Il faut pointer ici, et c'est un des thèmes les plus développés, la question de la politique d'écriture, car l'écriture est liée à l'exercice du pouvoir et à la vérité. Cette relation écriture/pouvoir/vérité est patente dans la dichotomie langues vernaculaires vs langue arabe classique. La sacralisation de celle-ci (langue du Coran) va de pair avec la stigmatisation de celle-là. Les élites, au premier rang desquels les écrivains, s'accommodent et nourrissent cette dichotomie hiérarchisante quand objectivement ils n'en profitent pas du fait de leur faible intérêt pour la création dans les langues vernaculaires qu'ils mettent au rebus et tiennent pour vulgaires et inappropriées à la pensée. En cela, on peut parler de la trahison des clercs qui monopolisent le prestige de l'écriture. Ils mettent aux nues l'arabe classique à laquelle ils prêtent la vertu unificatrice de la nation arabe. Quid de l'union européennes aux multiples langues, pourtant plus organisée que les nations arabes. Qu'ils le veuillent ou non, l'arabe classique lie et aliène les élites au régime et fait d'eux des alliés objectifs, des lettrés qui se lisent les uns les autres sans communication véritable avec le reste de la population. En ce sens, l'arabe classique (langue écrite) s'avère être plus un outil de perpétuation de la domination aux mains des lettrés que véritablement source de création et de progrès. "Nos écrivains, note-t-il à juste titre, n'ont jamais joué un rôle historique dans leurs pays. Leur constitution en tant qu'élite faisant partie intégrante de l'appareil a eu comme effet une pensée qu'ils n'arrivent pas à comprendre que la langue assigne ses limites à ce qui s'appelle penser... Tant que durera la sacralisation de l'arabe avec lequel nous apprenons à écrire, nous resterons dans l'impossibilité de réviser les concepts qui règlent notre existence et qui passent pour des évidences ou des choses qui font partie de l'ordre naturel" comme la démocratie, les droits de l'homme. "Tant que durera le mépris de la langue maternelle comme langue impropre à la pensée, le peuple ne pourra que se résigner à laisser cette opération à ceux qui... ne pensent pas".

En cela, stagnante à souhait, excepté dans la littérature, la culture arabe sombre jour après jour et ne participe que très peu à la vie culturelle du monde contemporain. Elle rate la transmission créatrice qui a vu le jour avec l'apparition d'une classe d'intellectuels' au XII^{ème} siècle en Europe. Elle passe à côté du principe de l'humanisme linguistique tel qu'il fut introduit en Europe par Dante au Moyen Âge, et développé plus tard grâce à la Réforme et à la création des nations européennes. L'auteur prend l'exemple de la traduction qui est à cet égard très significative de l'ouverture au monde. Le peu de traductions qu'on trouve dans les pays arabes n'offrent guère de perspective d'imprégnation des autres cultures tant ces traductions procèdent par *l'arabisation* des œuvres traduites qui renforcent nos préjugés sans donner accès à la nouveauté, au lieu de subordonner la 'mentalité' arabe à la pensée du texte à traduire pour s'adonner à une pensée différente. Car "traduire consiste à utiliser la langue pour nous libérer des limites qu'elle-même nous impose".

Cette fermeture quasi psychotique autour de la sacralisation de la langue arabe classique (Dieu a parlé en arabe à Mahomet !) n'est pas sans rapport avec l'exercice du pouvoir qui use et abuse de la religion. "Les Arabes utilisent le Livre (Coran) comme source de légitimité et d'autorité". Faute d'être institutionnalisé à l'instar de la religion chrétienne (Eglise), l'islam fait de l'Etat islamique son institution. Ainsi, "c'est l'Etat qui invente la plus haute autorité religieuse, qui nomme l'homme à sa tête, qui construit des mosquées, qui supervise l'éducation religieuse, qui exerce la censure dans tous les champs, qui reste le gardien de la tradition et de la moralité". Le monarque/dictateur survivra tant qu'il se prémunira contre toute transformation de son autorité, d'objet de foi en objet de pensée. Du reste, il n'est justiciable de rien, il n'est pas *questionnable* (paradoxe : responsable se dit en arabe *messôul*, questionnable, précisément). Malgré son caractère apparemment grotesque, le pouvoir politique dans les pays arabes ne suit pas la volonté de la majorité mais celle du monarque, et le monarque est supposé incarner un idéal paternel. Cette fascination des peuples pour les idéaux annule, hélas, la pensée, étant entendu qu'une "nation prête à applaudir n'importe quel personnage débordé par sa folie mégalomane, prétendant être le Un qui arrangerait tout [...], une nation qui attend après un sauveur, ne peut rien vivre d'autre qu'une déception répétée".

Achour Ouamara
(in Ecarts d'identité, n°113, 2008)